3ME ANNÉE—No 1. LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 2 AVRIL 1904

Le Journal de Françoise

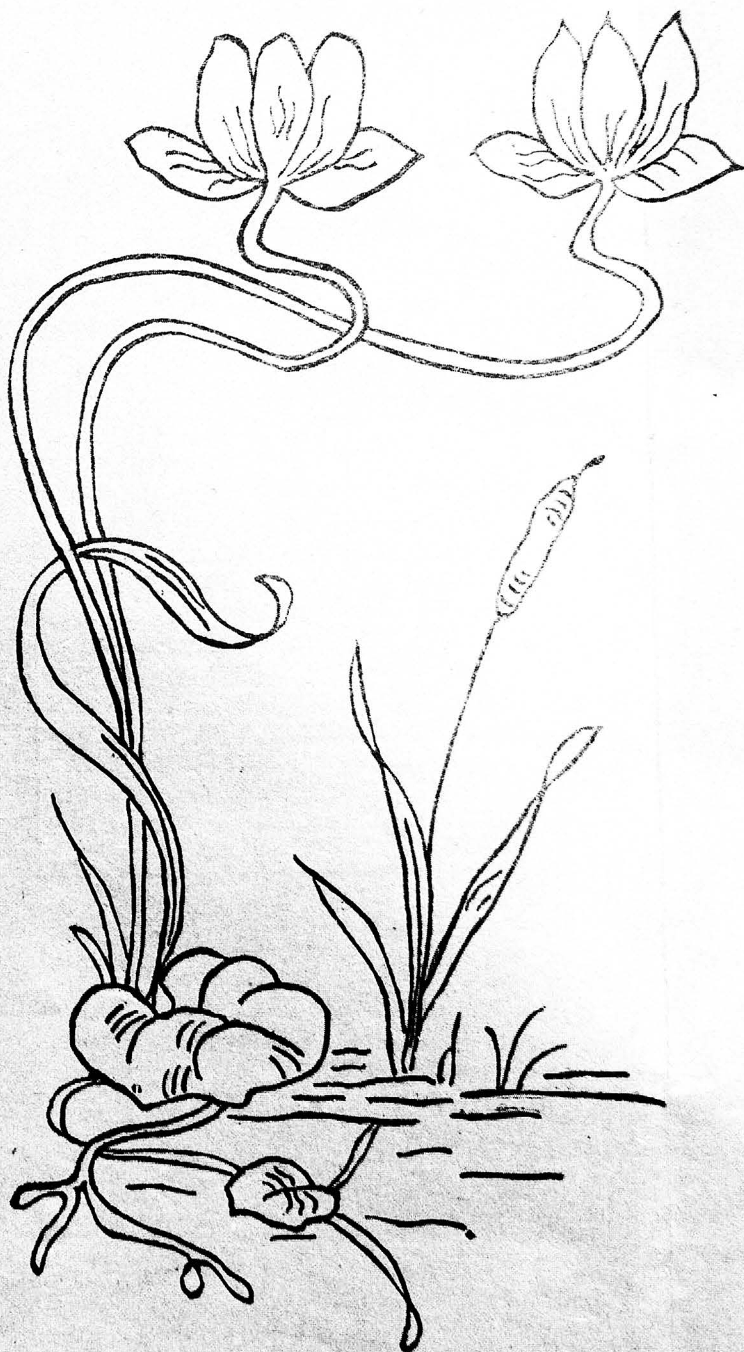
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, **Montréal.**	Un an - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL: MAIN 999	Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

Semaine du 4 Avril

Francois les Bas Bleus

Prix { Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c.
{ Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c

A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste-Catherine, Montréal.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture . .

663 RUE ST-DENIS

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE GÉNÉRALE, SURMENAGE, RACHITISME, SCROFULOSE, DIABÈTE, CONSOMPTION, ETC.

Grano-Lécithine Lachance

"LA LÉCITHINE NATURELLE, EXTRAITE DU JAUNE D'OEUF, RENFERME LE PHOSPHORE SOUS CETTE FORME ORGANISÉE ÉMINEMMENT ACTIVE, QUI CARACTERISE LES MÉDICAMENTS ÉLABORÉS PAR LES ÊTRES VIVANTS"

SE TROUVE DANS TOUTES LES PHARMACIES. LE FLACON 50¢

DÉPOSITAIRE PHCIE LACHANCE, MONTREAL.

Affections des Organes respiratoires, toux rebelles, bronchites aigues et chroniques, catarrhe, asthme, engorgements pulmonaires, laryngites, et toutes affections de la poitrine.

Glycetose

Marque déposée

Dose : Adultes, une cuillerée à thé toutes les deux heures.—Enfants : une demie cuillerée à thé toutes les quatre heures. Seul dépositaire :

PHARMACIE GAGNER,

Coin des rues St-Denis et Ste-Catherine
MONTREAL.

CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (Toux, Rhumes, Laryngites, Asthme, Bronchites, Tuberculose) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules Cresobene qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY PHCIEN. 1688 Ste Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

SOYEZ FINS

Ne gaspillez pas les pièces blanches qui restent dans votre gousset à la fin de la semaine. Appliquez-les à l'achat d'un contrat à la COMPAGNIE DE CRÉDIT DU CANADA, et vous vous en trouverez bien. Pour renseignements, adressez-vous par carte postale à la Compagnie, 107 rue St-Jacques, chambre 69 et 69a.

ON DEMANDE DES AGENTS.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St Denis, Montreal

Bell Est 1744.

3me ANNÉE—No 1 Samedi, 2 Avril 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six Mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

ALLELUIA

A l'horizon lointain, émergeant d'un nuage,
Le soleil empourpré va monter radieux,
Et la nature entière, en un splendide hommage,
Elève jusqu'à lui ses frissons anxieux.

Un souffle frémissant court dans le vert feuillage ;
Comme un baiser craintif, venant du fond des cieux,
La brise, en murmurant, frôle sur son passage
Les rameaux inclinés d'un geste gracieux.

Mais l'azur a rougi sous le regard de flamme
Jeté par l'Astre Auguste au monde qui l'acclame ;
Un trait d'or tout à coup déchire le lointain...

Et la terre sortant de la nuit qui s'efface,
S'éveille à la clarté de cet éclair qui passe,
Lumineux précurseur du Jour qui fut prochain !

Paul.

Avec ce numéro, " Le Journal de Françoise " entre dans sa troisième année.

Emile Nelligan

Je l'ai devant les yeux ce livre dont il avait ardemment souhaité la publication, mon pauvre et jeune ami. Ils sont là, devant moi, ces vers, morceaux de son âme qu'il nous a livrés et qui resteront toujours comme autant de preuves éclatantes de son talent frémissant et vibrant...

Non, jamais je ne pourrai je le sens, faire de ce livre la critique qui fouille et qui dissèque. J'ai vu de trop près s'épanouir et fleurir ce beau talent ; trop longtemps je fus pour lui cette " sœur d'amitié " pour que je puisse aujourd'hui apporter à son œuvre autre chose que le témoignage de la grande affection que je lui avais vouée. Toute autre considération disparaît après celle-là.

Presque toutes les poésies que contient le livre d'Emile Nelligan, je les ai entendues de sa bouche, et combien je regrette la sourdine mise alors à mon admiration, de crainte d'éveiller dans cette âme si jeune la semence pernicieuse d'un dangereux orgueil !

Je le vois encore récitant ces strophes superbes qui avaient jailli, comme des traits de flamme, de son cerveau, " pendant les rêves de la nuit," me disait il, je vois encore sa figure, pâle et fière, et l'inspiration striant, comme d'une fulguration, ses yeux gris et profonds.

Car, il n'avait pas l'œil noir, ainsi que le décrit Louis Dantin. Au vieux sang milésien qui coulait dans ses veines, s'ajoutait l'éclat du regard des Celtes, cet œil si clair et " fleuri de mirages." Ah ! quel barde plus beau et plus inspiré eut-on pu souhaiter, en effet, pour chanter les malheurs d'Erin et la pureté de ses vierges !

Quand on lit les poésies d'Emile Nelligan, a t-on jamais réfléchi qu'elles ont été écrites par un enfant de dix-sept ans ? A-t-on jamais songé que ce n'est pas dans l'étude qu'il a pris ce mécanisme harmonieux, ces expressions abondantes et charmantes, ces tours ingénieux de grâce et de sentiment " ce vocabulaire d'une éblouissante richesse" ainsi qu'il est dit si justement dans la plus belle préface qui puisse accompagner un œuvre ? A sa sortie du collège, où son cours fut médiocre, il lut quelques auteurs —bien peu—et il s'attacha à Rodenbach qui ne put lui fournir d'idées, mais dont il ressentait la correspondance mystérieuse par des affinités plus mystérieuses encore.

Ce fut donc à la force seule de son talent génial que l'on doit les poésies d Emile Nelligan. Elles sont subitement et sans effort écloses sous la chaleur de son cerveau, soit qu'il les adresse à ses personnages de rêve, soit qu'il chante pour sa mère,

" A l'autel de ses pieds........"

tandis que sur la tête du poète

......" elle met ses mains pures
Blanches ainsi que des frissons de
[guipures."

Toujours sa pensée mélancolique ou gaie vole haut ; c'est l'envergure des jeunes aigles que n'effraient pas les nues, et, qui, déjà, peuvent regarder le soleil.

Les cimes désirées par Emile Nelligan étaient supérieures, et, rien, dans sa vie, n'est venu restreindre l'essor de son génie vers elles, car le cœur d'Emile Nelligan ne connut d'autre tendresse, très-profonde celle-là — que celle qu'il donna à sa mère et à ces deux frêles fleurs qui sont ses sœurs, d'autres liens que ceux très doux, de la pure et sincère amitié.

Oui, il a véritablement fait le portrait de son âme quand il écrit :

Mon âme a la candeur d'une chose
[étoilée,
D'une neige de février....



Ah ! retournons au seuil de l'Enfance
[en allée,
Viens-t'en prier....

Ah ! la fatalité d'être une âme candide
En ce monde menteur, flétri, blessé,
[pervers,
D'avoir un âme ainsi qu'une neige
[aux hivers
Que jamais ne souilla la volupté
[sordide !

D'avoir l'âme pareille à de la mousse-
[line
Que manie une sœur novice de couvent,
Ou comme un luth empli des musiques
[du vent
Qui chante et qui frémit le soir sur
[la colline !

D'avoir une âme douce et mystique-
[ment tendre,
Et cependant, toujours, de tous les
[maux souffrir,
Dans le regret de vivre et l'effroi de
[mourir,
Et d'espérer, de croire.... et de tou-
[jours attendre !

Toute sa vie, toutes les aspirations de sa belle nature sont dans ces quelques strophes.

Jusqu'où le jeune poète serait-il monté si la destinée l'eut permis ? Il nous est facile de le conjecturer. Mais hélas ! son front trop lourd se pencha sous le poids de ses pensées ; ses jours s'emplirent

..." de spleen nostalgique et de rêves étranges," et il commença à mourir. .

Pourtant, il nous reviendra, un jour, tout entier le doux poète, le fils si tendre, l'ami dévoué. Et je songe dans un adoucissement à notre peine que ce sera peut-être au retour des cloches, dans l'éclat matinal et joyeux d'un soleil de Pâques, que l'ange du Seigneur, le touchant, au front de son doigt, lui criera : Resurgam !

Et quand il reviendra comme il sera heureux de les retrouver tous, ces parents qui le pleurent, ces amis qui l'aiment d'une indéfectible affection ! Comme il sera heureux de se retrouver aussi, là, dans le livre qu'il avait rêvé et qui restera à jamais dans les l ttres canadiennes comme le plus beau fleuron de la couronne de nos gloires nationales !

FRANÇOISE.

Lord Chesterfield (1)

II. — *Ses lettres.*

LA première série des lettres, celles écrites par Lord Cheste field à son fils, datent de la moitié du 18ème siècle. En 768 — et de son vivant par conséquent — la veuve de ce fils, dans un but de spéculation, sans lui demander son consentement, publia la correspondance de son beau-père. Lord Chesterfield tenta par des procédés judiciaires d'arrêter cette indiscrète divulgation des propos intimes, échangés avec son enfant ; mais, il est, semble-t-il, avec les consciences d'auteurs, des accommodements. Un compromis eut lieu entre les parties ; les fameuses lettres furent admises à voir prématurément le jour. Elles eurent onze éditions avant la fin du siècle.

Ce sont à celles-là qu'on a surtout

(1) Quelques erreurs de typographie ont dénaturé le sens d'une ou deux phrases de la 1ère partie de cet arti le. Il faut lire : 4e paragraphe, 4e ligne : " ont laissé des *traces* " au lieu de *tracas* ; 9e paragraphe : " Elles étaient plutôt *amorales* au lieu d'*amicales*.

11ème paragraphe, 3ème ligne : " il avoue *candidement* au lieu de *cordialement*.

16ème paragraphe, 7ème ligne : " *Ne quid nim* au lieu de *numis*.

reproché l'absence d'un principe élevé, car celles au filleul, écrites 20 ans plus tard, portent l'empreinte de la sagesse de ceux qui, arrivés aux confins de cette vie, s'aperçoivent qu'elle n'est pas à elle-même son propre but.

Ainsi, dans ces dernières, il lui échappera peu d'axiomes d'une philosophie toute pratique, comme celui-ci, énoncé dans la force de sa prospérité et la pleine jouissance de la vie :

Dissimulate but do not simulate. Quelques-uns trouvent pourtant que cette désinvolte invite à la dissimulation trouve une espèce de justification dans la règle sociale qui demande souvent de légers sacrifices à la stricte vérité. Y a-t-il rien par exemple de plus insincère et de plus spirituel à la fois, de plus distingué et de mieux reçu que de se dé, récier soi-même, au bénéfice de son interlocuteur. Cet art, voyez jusqu'à quel point subtil, le pousse l'auteur des *Lettres :*

"Si tu tiens à gagner l'affection de quelqu'un en particulier — homme ou femme — efforce-toi de découvrir son point d'excellence, s'il en a un, et le point faible qu'il ne peut manquer d'avoir. Rends justice à l'un et... un peu plus que justice à l'autre."

Et encore : "Ne flatte les vices et les crimes de personne, mais... il n'y a pas de vie possible dans le monde sans une complaisante indulgence pour les faiblesses des gens, pour leurs innocentes quoique ridicules vanités. Si un homme a l'idée de se croire plus sage et une femme plus séduisante qu'ils ne le sont vraiment, j'aime mieux rester leur ami en les laissant dans une erreur réconfortante à eux-mêmes et inoffensive pour les autres que de devenir leur ennemi en essayant inutilement de les désabuser."

Et ailleurs : "Surtout bannis l'égoïsme de ta conversation et ne songe jamais à occuper les autres de tes affaires personnelles ; quelqu'intéressantes qu'elles soient pour toi, elles sont ennuyeuses et déplacées pour tout autre. Ne te fais pas valoir. Si tu possèdes quelques qualités réelles elles se découvriront d'elles-mêmes infailliblement et avec plus d'avantage que si tu prends soin de les mettre en lumière."

C'est ainsi que quelques articles de ce code du parfait mondain se rapprochent quelquefois des axiomes d'un traité de morale :

"La véritable amitié croît lentement et ne prospère jamais que si on la greffe sur un fond de mérite réciproque..."

"Tâchez toujours à fréquenter des gens au-dessus de vous ; vous vous élevez ainsi autant que vous vous abaissez avec des gens au-dessous de vous. Ne vous méprenez pas quand je vous parle d'une compagnie supérieure et ne croyez pas que j'entende par là les gens de naissance ; voilà la dernière considération. Ce que je regarde c'est leur mérite et le jour sous lequel les place l'estime du monde "

On serait presque tenté d'être édifié en lisant ce charitable avis : "Si Dieu t'a donné de l'esprit, garde le comme ton épée au fourreau et ne le brandis pas imprudemm nt à la terreur de ceux qui t'entourent." Mais, ne nous y trompons pas, tout cela fait partie d'une éthique très profane. Le bout de l'oreille du calcul perce toujours à travers l'apparente sagesse du bon conseil :

"L'art de plaire, mon ci er garçon, en est un qu'il est nécessaire de posséder : mais, il est difficile à acquérir... Fai, ce que tu voudrais qu'il te fut fait ; voilà la plus sûre méthode que je connaisse" (il y en a qui disent : de sauver son âme mais l'aimable lord, bien autrement préoccupé, dit) : "de plai e." C'est la bible en habit de soirée. Voici mai tenant qui nous ferait presque souvenir de l'*Imitation* dans sa conclusion :

"Tout en déclinant l'amitié des coquins et des niais — si cela peut s'appeler de l'amitié — il n'y a pas de raison de faire des uns ou des autres ses ennemis. L'inimitié de ces gens-là est la chose la plus dangereuse, après leur amitié. *Ayez une réelle réserve pour tout le monde, et n'ayez de réserve apparente avec personne*, car il est très désagréable de paraître sur la réserve et très dangereux de ne l'être pas." L'Imi ation de Jésus-Christ nous enseigne que : l'on regrette quelquefois d'avoir trop parlé ; rarement on se rep nt de s'être tu.

"Observe sans être tenu pour observateur, ce qui mettrait les gens en garde," insiste le vieux diplomate "Et garde tes observations pour ton propre usage..." "Ne soutiens jamais un argument avec véhémence et chaleur ; donne ton opinion avec sang froid et modération, ce qui est la seule manière de convaincre. Au reste, si cela ne réussit pas, change doucement de conversation." Voici encore quelques maximes des premières lettres : "Souviens toi que plaire, c'est dominer." "Rends toi nécessaire et, au lieu de solliciter tu seras sollicité " Le strict honneur est essentiel non seulement au caractère d'un gentilhomme, mais à son bonheur également."

Le sens pratique, l'infatigable zèle du père, puis, — à l'époque des secondes lettres, — du parrain, reviennent avec insistance sur le bon emploi du temps, mais, toujours avec cette courte vue de l'intérêt matériel : "Aie soin des minutes, dit-il, les heures auront soin d'elles-mêmes." "Les plaisirs en bonne compagnie ne sont pas perte de temps..." "Sois aussi attentif dans tes plaisirs que dans tes études. . Ce que tu fais vaut la peine d'être fait, sinon, ne le fais pas." Une vie d'ignorance est non seulement méprisable, mais ennuyeuse."

Comme Walpole, Chesterfield est très sévère envers la jeunesse masculine de son pays. Pour l'éducation et le parfait polissage de son fils, puis du filleul qui lui succéda dans son affection, il juge l'éloignement nécessaire. Très désireux de les voir famili rs avec le français, il leur écrit souvent dans cette langue et veut qu'ils répondent de même. "Des amis de Lausanne m'écrivent que vous êtes non seulement "décrotté," dit il au p emier, "mais encore passablement bien élevé et que la croute anglaise de gauche timidité et de rudesse (dont, par parenthèse, vous aviez votre part) est à peu près nettoyée " Puis, avec l'accent d'admiration un peu timorée de John Bull devant le charme de son voisin d'outre-Manche, il soupire :

"Quelle somme de péchés la spirituelle, l'élégante aisance des Français ne couvre-t-elle pas souvent !... J'ai dit souvent, et je pense toujours qu'un Français, joignant un fond de vertu, de savoir et de bon sens aux manières et à la bonne éducation de son pays, est la perfection de la nature humaine."

Devenu plus inquiet et plus prudent quand vint le tour de son second élève, il voulut l'envoyer tout jeune à Genève, où les lois règlaient le costume, où les théâtres étaient en abomination et où l'on avait la danse en horreur. Le séj ur de Voltaire et l'émigration des Français gais et sociables à la suite de la Révocation de l'Edit de Nantes dans la ville puritaine,paraissaient au parrain un contre poids suffisant à son austérité pour que son pupille n'oubliât pas complètement le culte des *Grâces*.

D'ailleurs, je le répète, il s'était, sur le tard, avisé qu'il y a autre chose à faire pour un être humain que de devenir un gentilhomme pur et simple

"La religion chrétienne, écrit il d'une plume singulièrement réformée, nous fait accomplir nos devoirs avec une plus grande perfection." Et encore : "Si je pouvais empêcher qu'il y eut un seul malheureux sur la terre, j'y sacrifierais avec plaisir mon bien, mes soins et même ma santé."

Le lecteur d'aujourd'hui qui s'amuse à parcourir l'*Art de faire un homme du monde*, retrouve dans le langage de Chesterfield, tout oracle du bon ton qu'il est, des marques de l'impudeur de mots, de la grossièreté de pensée caractéristiques du 18ème siècle. Ces défauts choquent dans la correspondance des plus fines et des meilleures plumes françaises de l'époque, telles que Mme d'Epinay, Galiani, Grim, Diderot, etc Les lettres de Mlle de l'Espinasse sont, sous ce rapport, infiniment supérieures à celles de ses contemporains.

On peut encore mesurer, en lisant les réflexions d'un des lettrés de cette époque, le progrès qu'a fait la critique en Angleterre depuis le 18ème siècle. Pour Chesterfield et ces amants de l'antiquité, également instruits de la littérature cosmopolite de leur temps, les chefs-d'œuvre du moyen-âge,La divine comédie, le Koran, Don Quichotte n'avaient pas de saveur. Le dilettante Chesterfield disait à leur sujet que les livres les plus simples sont les meilleurs.

Quelle conclusion faut-il tirer du système de Lord Chesterfield ? Notre jugement sera-t-il aussi sévère à son égard que celui de la plupart des critiques? Oserai-je là-dessus donner mon avis ?... Je crois que si l'on a la précaution de l'absorber avec un antidote, la lecture des *Lettres* n'est pas aussi pernicieuse que d'aucuns le prétendent.L'on peut se méfier du mobile, le blâmer, — on le doit même, et c'est là le contre-poison, — mais, il serait injuste de nier qu'en somme, la prédication, toute profane, et à vues uniquement temporelles de Lord Chesterfield, ne peut avoir pour effet, si l'on s'y conforme, que la bonne conduite, l'ardeur à l'étude, le respect de ses semblables, enfin cette application constante à charmer son prochain impliquant l'oubli de soi et le sacrifice de ses aises.

Dans un temps où l'on entend de toutes parts, les gens mûrs se lamenter sur l'oubli des bonnes manières, il ne serait peut-être pas mauvais pour nos fils de feuilleter ces vieux manuscrits aux propos un peu puérils, mais tout embaumés du parfum des "Grâces." Il en resterait peut-être à leurs doigts de travailleurs pratiques, comme un relent de l'ancienne urbanité. De la poussière s'exhalant des papiers jaunis, qui sait si le germe d' "honnêteté" exquise d'aufrefois ne sortirait pas pour refleurir parmi les contemporains microbes du sans-façon et du sans-gêne. Oh, il n'y a pas à craindre que ces derniers perdent jamais la prépondérance, mais, personne ne se plaindrait qu'ils fussent un peu morigénés par une "loyale opposition" comme on dit en style parlementaire.

L'effort pour "plaire," en somme, se trouve être un succédané de la charité et lui ressemble à s'y méprendre. Le masque attaché par la main légère des "grâces" à la face de leurs néophytes est comme une noblesse qui oblige. Même s'il ne s'agit que de simuler, le temps employé pour imiter la vertu est perdu pour le vice. Et il y a chance, qu'à la fin, l'habitude entraîne le principe.

MME DANDURAND.

Un Disparu

Je dois l'hommage de mon regret sincère à la mémoire de l'homme de lettres éminent, au causeur fin et discret, à l'ami sympathique et doux qui vient de disparaître dans la personne de M. Alfred Garneau.

Heureux les morts qui sont aimés, car on les pleure,

a dit le poète. Et ce vers revient sans cesse à mon esprit, chaque fois que s'entr'ouvre la terre pour engloutir les êtres que nous chérissons. M. Garneau restera "un de ces morts aimés" parce qu'il a laissé derrière lui un impérissable souvenir d'intelligence et de bonté.

Fils de notre grand historien canadien, il avait, de bonne heure, puisé aux fortes sources, en la compagnie de son père, et dans celle d'hommes sévèrement trempés, son âme s'est forgée à la flamme ardente et pure d'un patriotisme convaincu Peu à peu attristé, cependant, par les remembrances d'un passé cher à son cœur, et, qui sait aussi ? découragé par le spectacle des veuleries, l'écrivain excellent né dans Alfred Garneau, ne voulut pas livrer au souffle de la publicité les beautés de son esprit délicat et distingué ; les lettres canadiennes ont perdu, sans doute, à cette abs ention d'une nature trop fine et trop sensible, mais ses intimes en ont délicieusement joui.

M. Garneau était de plus un causeur dont on retrouvera difficilement le pareil. Sa conversation ne choisissait pas, pour étinceler et briller, les auditoires nombreux. Sa voix ne s'élevait pas plus qu'il ne suffisait à un ou deux de ses voisins immédiats pour l'entendre. Mais quel charme de l'écouter ! quel intérêt soutenu il savait communiquer à son sujet, quelle attention il pouvait commander dans les définitions profondes de la philosophie de la vie et quel baume il savait mêler à la piquante ironie de ses critiques !

Ah ! la séduisante chose que l'intelligence, quand le cœur y a mis un peu de sa bonté ! Et combien l'on regrette, quand ils ne sont plus ici, les chers disparus, de n'avoir pas profité mieux de leur passage parmi nous, de n'avoir pas recueilli leurs paroles, une à une, et de ne leur pas répéter plus souvent toute la respectueuse admiration, toute la profonde estime que nous avions pour eux.

A la famille douloureusement frappée, si capable de comprendre son malheur et d'en mesurer l'étendue, j'offre l'expression sincère de ma vive sympathie. Tant de cœurs amis s'associent à elle que si sa douleur ne peut être diminuée, l'amertume, au moins, en sera adoucie....

FRANÇOISE.

La Conversion de Gamaliel

LE grand Rabbi Gamaliel s'était tenu loin de Jésus de Nazareth. Il avait dédaigné de paraître écouter avec intérêt la parole d'un homme jeune. Et cependant, parfois, il s'était demandé, le voyant passer de loin, si, sur cette tête aux traits doux et graves, l'esprit des Prophètes ne se reposerait pas, quelque jour, pour rompre enfin le douloureux silence, qui, depuis la mort de Malachie, semblait prouver que Dieu avait abandonné et rejeté son peuple !

Il pensait que le Sanhédrin avait rendu contre le Galiléen une sentence excessive ; et cependant cette rigueur même lui semblait un hommage aux vieilles sévérités judaïques contre toute offense publique à la divine Majesté. Aussi, sur ce point, son âme était incertaine, hésitante et divisée en elle-même.

...Or, autour de Jérusalem, en cette soirée du Sabbat, la nuit était légère et traversée de souffles tièdes. Des lueurs indécises et lointaines flottaient au bord de l'horizon. De longs frémissements agitaient les palmiers et les cèdres géants de la colline des Oliviers,—le seul point vivant dans la stérilité qui environnait la Cité sainte. Aux premiers jours du printemps, la myrrhe, l'aloès, le cinnamome—plantes frêles au parfum violent — donnaient une senteur de temple à cette terre sacrée. Et l'on comprenait mieux les prophètes, qui, un à un, avaient chanté les heures mystérieuses de ce vieil Orient, où " la nuit raconte à la nuit la splendeur de Jéhovah "

Mais, cette nuit-là, le Rabbi Gamaliel n'avait pu trouver aucun repos. Le sabbat, qui finissait, lui avait été particulièrement lourd. Il avait passé le jour entier sur la terrasse de sa demeure, immobile et pensif, gardant dans les mains les rouleaux de l'Ecriture qu'il ne dépliait pas, les yeux fixés, là-bas, sur un monticule désolé et sinistre, hors des murs. Absorbé dans une méditation intense, il regardait là, sans doute, des choses invisibles à d'autres yeux que les siens. Une mélancolie profonde assombrissait son beau visage ; et quand les heures de la prière nocturne revenaient, d'instinct il redisait un psaume, qui n'avait, ce semble, aucun rapport avec ce Sabbat très solennel. Il répétait, d'une voix éteinte et qui frôlait à peine ses lèvres : " Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? " — Les mêmes mots que le Golgotha avait entendus sortir d'une autre bouche !



VÉRONIQUE

Quelquefois, sans dépasser le nombre de pas permis par la Loi, Gamaliel était redescendu vers sa sœur Suzanne. Depuis que, à travers les ombres de la " neuvième heure," on l'avait arrachée du Calvaire, la jeune fille pleurait, pleurait désespérément. En vain, le doux et savant Rabbi mettait toute sa tendresse à la consoler, elle ne l'en-

tendait même pas. Il sentait pénib'ement son impuissance ; et une sorte de colère lui en venait, grondait en lui Il en voulait à ce jeune Maître, qui s'était dit le fils de Dieu et qui avait creusé dans les âmes, par sa fin tragique, de tels abîmes de douleur...

Maintenant, les ténèbres duraient encore, mais le Sabbat était passé. Gamaliel était donc libre de ses mouvements et de son temps. Et ne pouvant plus supporter ni son insomnie, ni son inaction solitaire, ni la vue des larmes de Suzanne, il sortit de sa demeure.

Où allait il? Il n'aurait su le dire. Ses pas résonnaient étranges, en coups réguliers et secs, sur les dalles étroites. C'était le seul bruit qui troublât ce grand silence ; ce bruit semblait marteler ses tempes, et l'irritait. Quel be-oin avait-il donc de se cacher comme de lui-même? Pourquoi, en dépit de ses efforts, prenait-il cette rue plutôt que cette autre? Pourquoi ?.. Pourquoi s'arrêtait-il ? lorsque, par terre, des taches plus sombres trouaient la blancheur des marbres ? Et, regardant avec angoisse, courbé, courbé très bas jusqu'aux traces sanglantes, pourquoi tressaillait-il d'horreur, en murmurant des mots de pitié ?. .

Mais bientôt le Pharisien revenait à son orgueil Il redressait sa haute taille. D'un geste grave, il assujettissait, sur son bras gauche et sur son front, les phylactères, gravés de caractères hébraïques. Des textes de l'Exode y étaient inscrits, et Gamaliel appuyait sa pensée à ces textes redoutables. Il chassait tout souvenir importun. Il répétait, en hébreu : " Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu " : et il insistait sur ce mot comme sur une sorte de défi jeté à un adversaire, qu'il n'osait pas nommer. Voulait-il défendre le Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob contre l'intrusion d'un autre Dieu, inconnu jusque-là, et qui usurperait les adorations dont le Seigneur était si jaloux ?

Au sortir des murs, par delà les lourdes portes gardées de tours, la route bifurquait. Gamaliel prit le sentier encaissé et pierreux, qui conduisait au Golgotha. . Il marchait depuis assez longtemps ; les heures s'étaient précipitées, sans qu'il s'en aperçût. Il y avait partout, maintenant, une douceur d'aube. Les clartés vierges du matin éclairaient déjà la terre aride. Mais, Gamaliel, indifférent aux choses du dehors, luttait toujours contre l'obsession tyrannique. Il pensait :

—" Si, seulement, j'avais pu *le* voir, hors de la foule, et seul à seul, lui parler, comme Nicodème! Je lui aurais demandé : " Que dites-vous de vous-même ?"

Il s'arrêta Son imagination lui montra le Christ entre ses juges et ses bourreaux, leur répondant : " Je suis le Fils de Dieu." Et la grandeur de cette réponse là, à cette heure, quand le Christ savait bien qu'Il mourrait de l'avoir prononcée, frappait Gama'iel d'une épouvante sacrée. Il fit quelques pas, se parlant tout haut

—" Il est vrai, il croyait alors que Dieu le délivrerait ! Maintenant que le Seigneur l'a laissé mourir, sans secours, si, par impossible, Il pouvait m'entendre, Il ne dirait plus : " Je suis le Fils de Dieu." " Que dirait-Il, alors ?"

Gamaliel s'animait ; il parlait tout haut, avec force. Il avait franchi les dernières pentes du Golgotha, il touchait au sommet.

La Croix du grand Supplicié se détachait debout, lugubre, tachée de sang, dans cette blancheur d'aube. Par un geste de surprise et de douleur, Gamaliel ému tendit ses mains tremblantes vers elle,—vers ce signe du désert, qui allait prendre un nouveau sens,—un sens de bénédiction et de suprême espérance :

—" Ah ! si Jésus m'entendait, s'Il pouvait m'entendre, je lui crierais : la preuve ! la voilà, la preuve que vous nous trompiez ! que votre divinité n'était qu'un rêve ! Mourir comme un esclave !... Mourir sous les huées de la populace ! Mourir, abandonné de Dieu et des hommes !... Tous nos espoirs, tout ce qui s'agitait confusément dans nos âmes et nous jetait sur vos pas, tout est mort sur cette Croix, avec vous. . mort ! "

Et tout se taisait. Aucune voix ne répondait plus. Gamaliel regardait, accablé, les lointains arides, et à sa gauche, à demi noyée dans la brume, Jérusalem, la belle endormie dans la blancheur de ses marbres.

Une fois encore il répéta : " Tout est mort ! .."

Soudain, un tremblement convulsif l'agita. Il prit sa tête à deux mains, fermant les yeux, ne pouvant pas, ne voulant pas voir... Mais une force invincible l'obligea à écarter ses mains, à regarder...

Debout, à quelques pas, à l'endroit même où se dressait la Croix, le Christ vivant apparaissait. Ce n'était pas une ombre. Ce n'était pas un spectre : c'était la splendeur même de la vie. C'était Lui—le même ! Seulement, de ce corps torturé s'échappaient des torrents de lumière, un rayonnement que la terre ne connaissait pas.

Quoi ! Celui qu'il *savait* mort ! quoi ! le Crucifié d'il y a trois jours ! Dans le désarroi de son esprit, imprégné des Ecritures, le texte sacré s'écrivit, devant sa pensée, en lettres de feu : " Dieu préservera son Saint de la corruption." Gamaliel ne fit pas un mouvement Une sainte terreur le pénétrait jusqu'aux moelles; une ineffable joie le submergeait, pareille aux grandes eaux de la mer...

Humblement, le vieux maître leva les yeux sur le Ressuscité ; et lentement, lentement, jusqu'au fond de son âme, le regard du Christ descendit....

Où s'enfuirent alors les questions de Gamaliel, et les choses si graves qu'il avait rêvé de dire ?

Le Christ était là, Il pouvait entendre. Pourquoi Gamaliel ne parlait-il plus? Si la foi au Ressuscité s'imposait, aveuglante, le *pourquoi* de sa mort ne demeurait-il pas toujours, comme le problème éternel, sans autre solution que celle de l'amour infini ?

Mais le regard du Christ, sans bruit de paroles, allait, au fond du cœur du vieux Rabbi, chercher et résoudre l'objection, qui ne se formulait plus. Et ce regard disait :

" — Ne devais-je pas apprendre à tous la plus grande leçon : qu'il faut travailler, souffrir, lutter, pour une cause qui semblera perdue ? Qu'il faut semer ce que d'autres moissonneront ? Que les abandons apparents de Dieu cachent des miracles d'amour ?. . Qui aurait pu mourir seul, délaissé, maudit des sages, si j'étais mort heureux ? Ma foi et mon amour demandaient des âmes livrées à un idéal héroïque. Il me fallait leur apprendre, par mon

exemple, que la plus belle façon de mourir est de mourir sur un calvaire !...'' Et Gamaliel s'agenouilla, balbutiant un seul mot, le mot éternel :

Mon Seigneur et mon Dieu !

C'était la première et noble conquête de l'aube de la première Pâque.

M. R. MONLAUR.

Roses de Paques

CONTE DU MOYEN AGE.

Là-bas, là-bas, au rivage des infidèles, messire d'Estouteville avait fait vœu, s'il pouvait revoir son pays de Valmont baigné par la mer glauque, d'y bâtir la plus belle église de Fécamp à Dieppe.

Et il était revenu.

Or, messire d'Estouteville était bien le plus grand jureur du temps ; voire, il battait son monde et les gens des autres. Et jurons et voies de fait ne venaient que d'une cause, d'une seule : son avarice.

Aussi fut-il fort embarrassé par son vœu, le pauvre sire ! Mais sachant qu'on ne rit pas avec Dieu, il se mit pourtant en mesure de tenir parole.

Bientôt, en effet, les murs du pieux édifice, enfoncés dans le sol, montèrent vers la voute bleue du ciel, aux premiers jours du printemps.

Seulement, les pauvres diables de serfs peinaient de l'aube jusqu'au soir plus hâves chaque jour, car le sir d'Estouteville, pour tromper Dieu quand même, les nourrissait de rien.

Ils fussent morts tous à la tâche, si Marie, la bonne fille du maître, n'eût secrètement pourvu à leur besoin dans la mesure du possible.

Comme sa mère, sainte femme, lui avait laissé en mourant son trésor secret, Marie en avait fait tout de suite la part des pauvres.

Un jour enfin, la bonne fille n'eût plus une pièce dans son escarcelle, et c'était le saint jour de Pâques, jour de joie où elle eût voulu distribuer aux affamés tout le bien de son père.

Depuis la veille, elle n'avait fait que songer à ces malheureux, cherchant vainement le moyen de réjouir leurs corps avec leurs âmes.

Dès son lever, résolue, elle se dirigea vers les cuisines, fit allumer les fournaux, dévaster la basse-cour, et remplir de vin les grandes cruches qui servaient d'ordinaire à puiser de l'eau

Comme ils aimaien leur damoiselle, tous les serviteurs obéirent discrètement, heureux de prendre part, avec elle, à cette œuvre de miséricorde et de fraternité.

Les manants, eux, venus pour assister à la première messe dans l'abbaye de Valmont, s'étaient groupés sous les hangars où ils grelottaient, car Pâques tombaient presque en hiver, cet an-là, et le vent froid traversait aisément la toile de leurs braies

De ce hangar, ils virent une femme qui venait à eux ; c'était Marie, traversant la cour du donjon, belle comme un ange du ciel, bonne comme une mère. De sa main gauche, elle retenait des vivres cachés dans un pan relevé de sa robe d'azur pâle ; de la droite, elle portait une cruche pleine de vin.

A voir venir cette clarté, les yeux des pauvres gens brillèrent d'espérance.

Et ils allaient se diriger vers elle pour lui baiser les mains, quand un homme sortit des communs et les devança.,. Grand, sec, anguleux, avec une flamme dure dans le regard, chaussé de grandes bottes, vêtu d'une casaque de cuir à laquelle pendait la rapière, l'homme n'était autre que le maître du lieu, messire Nicolas d'Estouteville.

La voix brève, il arrêta d'un mot la marche de sa fille.

—Que portez-vous là, Marie ?

Surprise et craintive, elle recula d'un pas. Allait-elle mentir ? c'était mal...

Mais si elle avouait, les pauvres gens ne mangeraient donc rien, eux, en ce beau jour de Pâques où les autres faisaient chère grasse ?

L'hésitation ne dura pas ; la charité, fille de Dieu, lui souffla un pieux mensonge :

—Messire, dit-elle, en soulevant sa robe repliée, ce sont des roses !

D'un geste brusque, il saisit la cruche qu'il pencha : la cruche versa de l'eau.

—Montrez ! fit-il en prenant l'autre main.

Tremblante, Marie ouvrit les plis de sa robe d'azur pâle :

Il en tomba des roses.

LÉON BERTHAUT.

Chronique de l'Elégance

Les tissus employés dans les toilettes de printemps ne seront que d'un seul ton, les tissus mélangés, les écossais et les grand carreaux sont allés rejoindre les vieilles lunes. Les corsages se distinguent par les épaules tombantes, et les manches, qui depuis quelque temps nous donnent tant de soucis sont bouffantes ou flottantes.

L'écueil qu'offre les modes nouvelles pour les personnes douées d'embonpoint, c'est la quantité de volants, de ruches et d'ornements dont les jupes seront recouvertes, cependant, celles-ci ne devront pas suivre aveuglément les conseils des couturières qui ne demandent qu'à suivre " les patrons " et les personnes fortes ne devront pas supporter trop de garnitures sur leurs toilettes, si elles veulent rester élégantes.

CIGARETTE.

Agréable audition musicale donnée par les élèves de Mme Bennati, à la salle Karn vendredi dernier. Les nécessités de la mise en page mesurent trop étroitement l'espace pour nous permettre de rendre compte dans tous ses détails d'un programme de dix-huit numéros. Mais nous devons constater à notre satisfaction que Mme Bennati doit être un bon professeur puisqu'elle a donné à ses élèves cette diction nette et pure qui les caractérisent tous et cette manière de graduer les sons qui indiquent tout de suite la bonne école. Il nous a semblé que quelques morceaux—surtout celui de déclamation—écrits pour des personnages avaient été interprétés par des jeunes filles. C'est un léger manque de goût, qu'il suffira, nous en sommes sûrs, de signaler pour le voir disparaître.

Une Reine des Fromages et de la Crême

XVIII.

(*Suite.*)

Ce fut, en conséquence, un accueil encore plus glacial que de coutume qu'elle fit, ce jour-là, à Lady Nevyll. Elle ne daigna s'occuper que de Rockingham, en apparence, du moins, car en réalité, elle ne pensait pas plus à son visiteur que s'il eût été à cent lieues. Elle ne songeait qu'au sacrilège que Charlotte s'apprêtait à commettre envers la chère mémoire de Gilbert.

—Ainsi, — disait Basile, non sans faire un peu la roue, — le devoir m'arrache à l'espoir de vous guider de nouveau sur le terrain du tennis ; mais tout n'est pas fini, j'espère, pour votre dévoué professeur : il reste pour son retour la danse.

Charlotte darda en vain ses yeux sur Ulrique.

—La danse ?.... — repartit celle-ci distraitement. — On m'a dit que le dernier bal du voisinage avait eu lieu il y a cinq ans.

—Sans doute, mais qui parle de ce voisinage ? Vous oubliez Londres. C'est à Londres que je ne peux manquer de vous revoir et je me porte garant des succès qui vous y attendent.

—Oh ! mais la comtesse Eldringen ne pense pas à aller à Londres, — dit vivement Charlotte. — Elle n'est pas habituée à voir tant de monde.

Basile comprit que toute sa diplomatie était percée à jour dès le premier mot. Tant pis pour Charlotte si elle était trop clairvoyante ! Ulrique avait levé sur la veuve un regard hostile.

—Il n'y a pas de raison pour que je ne m'habitue pas à voir du monde, — répliqua-t elle avec impatience et pour le seul plaisir de contredire celle qu'elle détestait en ce moment au delà de tout.

—Bien répondu, — s'écria Rockingham. — Si j'avais seulement six semaines de congé devant moi, je m'enhardirais jusqu'à solliciter la première valse du premier bal où j'aurai la joie de vous voir triompher.

—Une Saison à Londres est terriblement fatigante, insinua encore Charlotte avec un empressement fiévreux.

Ulrique lui répondit par un éclat de rire nerveux et ironique.

—Il en faudrait beaucoup pour me fatiguer, moi, dit-elle.

Charlotte se tourna vers M. Rockingham.

—Est-il digne, vraiment, d'un ambassadeur, dont les préoccupations doivent être si graves, de songer à de telles frivolités ?

—Frivolité... l'honneur d'avoir à son bras, devant tous, la beauté la plus parfaite de l'aristocratie anglaise ? Vous ne le pensez pas, mylady.

Charlotte changea de couleur. Elle comprenait qu'elle serait impuissante à lutter contre son misérable destin. Une douleur aiguë la mordit au cœur. Dans son émotion, sans s'en apercevoir, elle murmura entre ses dents, d'un ton de navrant reproche :

—Oh ! Basile !

Ulrique, assise près d'elle, avait entendu ; son regard alerte surprit celui que l'amante désolée adressait en même temps à l'infidèle. Brusquement, ce fut comme un flot de lumière qui l'inonda ; elle comprit tout : un ambassadeur est diplomate, et ce diplomate dont parlait l'indiscret journal, c'était ... Ainsi, c'était donc là l'homme auquel la veuve avait songé quand elle se parait du bonnet de dentelle aux rubans mauves ! Vraiment le hasard était bon qui lui permettait, en passant, un moment de vengeance. Un mauvais sourire crispa sa lèvre et elle s'écria d'un air délibéré :

—Décidément, je crois que vous avez raison, monsieur Rockingham, et que Londres m'appelle sans que je puisse y échapper. C'est, du moins ce que tout le monde me dit comme vous. Ainsi donc, vous pouvez prendre note que je vous accorde ma première valse, à la condition, bien entendu, que vous vouliez bien être mon professeur, comme vous l'avez été pour le tennis.

Ces paroles, qu'Ulrique avait oubliées cinq minutes après les avoir dites, tombèrent droites et lourdes sur le cœur de Charlotte et s'y incrustèrent profondément.

—Il fallait s'y attendre, — disait-elle ce soir-là en sanglotant toute seule dans sa chambre. — Il a vingt ans de plus qu'elle, c'est vrai, mais il paraît si jeune encore !

Dans l'esprit brisé de Charlotte, il n'existait aucun doute que l'irrésistible Basile eût déjà fait une vive impression sur le cœur de l'héritière, et pourtant elle faillit, quelques jours plus tard, faire une découverte qui lui eût montré en un instant à quel point elle se trompait.

Ulrique, sachant que Lady Nevyll était retenue souffrante dans sa chambre depuis sa visite au Château Neuf, se sentit prise pour elle d'un accès de commisération, un peu narquoise, mais réelle à tout prendre, et, du premier mouvement, comme elle faisait tout, elle se rendit au Vieux Château.

Charlotte était étendue sur une chaise longue dans sa chambre, et certes on n'eût guère reconnu la femme qui avait causé l'admiration étonnée de M. Rockingham lors de la rencontre sur les marches de l'église ; cette courte période de gloire était finie ; une réaction en sens contraire s'était produite et avait, du jour au lendemain, vieilli Charlotte de dix ans. L'abandon de sa tenue disait l'abandon plus grand et bien plus douloureux de toutes ses espérances.

—Je me demande comment vous pouvez respirer dans cette chambre, saturée de parfums aussi forts, dit Ulrique qui aussitôt, avec son ancien sans-gêne de paysanne, dont elle usait assez volontiers à l'égard de Lady Nevyll, n'attendit pas même un signe de consentement résigné de Charlotte pour aller ouvrir une fenêtre.

En revenant, elle passa près de la table de toilette et s'arrêta court, le regard fixé sur le bonnet noir à bandeau blanc des veuves anglaises, qui y gisait écrasé sous le poids de dix objets divers. D'un geste brusque elle le prit et, le tendant à bout de bras devant Charlotte :

—Vous avez donc tout à fait renoncé à porter ceci ? — demanda-t-elle d'une voix dure et sèche.

—Mon bonnet !.... Oh ! oui, il y a longtemps. J'étais ce matin occupée à mettre de côté ce qui ne me sert plus, quand ma tête est devenue si malade. Voilà pourquoi il y a un tel fouillis sur cette table.

Les doigts d'Ulrique tremblaient un peu en tenant ce bonnet de veuve. Très souvent, pendant les premiers temps de son séjour en Angleterre, elle l'avait regardé, ce bonnet, avec des yeux envieux quand il couronnait les pâles cheveux blonds de Charlotte. Souvent, très souvent, elle avait éprouvé l'ardent désir de l'arracher de la tête de sa rivale, comme un emblème sacré dont elle était indigne, en lui criant dans sa jalousie et son mépris :

—C'est mon droit de le porter, car c'est moi qui suis sa vraie veuve, et non pas vous !

Elle tenait donc le bonnet et tout à coup s'écria avec un imperceptible tremblement dans la voix : Je voudrais bien savoir comment il m'irait.

—Il ne va à personne, dit Charlotte d'une voix plaintive.

Ulrique ne répondit pas ; le bonnet de veuve sur la tête, elle se penchait et fixait son image dans la glace.

—Oh ! avoir le droit de le porter devant tous !

Pendant une grande minute elle se regarda, puis à regret leva la main pour l'ôter, mais juste alors ses yeux tombèrent sur une boîte à bijoux à demi enfouie au milieu d'un tas de crêpes et de dentelles noirs. Dans la case du dessus, il y avait une petite miniature ovale sur ivoire entourée d'un mince cercle d'or. Ulrique demeura immobile, les yeux fixes. C'était le portrait d'un jeune garçon de quinze ans au plus, mais pour la Gräfin de Glockenau, il y avait entre ce jeune visage et un autre visage d'homme presque mûr une ressemblance qui ne pouvait tromper. Etait-ce donc là aussi une de ces choses inutiles bonnes à être mises de côté ?

—Qui est-ce, cette miniature ? — demanda-t-elle d'une voix basse et étouffée.

—Oh ! ça ?.... C'est le portrait de mon mari. Il me l'avait donné quand nous devions nous marier.

—Il est très ressemblant, — dit vivement Ulrique, aux yeux de qui des larmes montèrent.

—L'avez-vous donc connu ? demanda Charlotte d'un ton de languissante surprise.

Ulrique s'était repentie de ses paroles dès que, malgré elle, elles s'étaient échappées de ses lèvres.

—Je l'ai rencontré autrefois en Autriche, — dit-elle froidement, quoique son cœur battît à se rompre. — Il venait, je crois, de chasser le chamois en Bavière.

—Vraiment ?.... Je ne crois pas me souvenir que vous m'en ayez jamais parlé.

Pour Charlotte, cette conversation était banale. Elle ne voyait rien d'anormal ni d'intéressant à ce que son mari, dont l'existence lui était si étrangère, eût rendu visite à la petite Eldringen au cours d'un de ses voyages sur le Continent.

—Il aimait beaucoup la chasse, n'est-ce pas ? — dit Ulrique par contenance.

—Je le crois ; dans tous les cas c'était une excuse aussi bonne qu'un autre pour s'éloigner de l'Angleterre.

Pendant ces quelques minutes le secret d'Ulrique faillit plusieurs fois cesser de l'être. Si, par un suprême effort de volonté, elle avait réussi à raffermir sa voix, il n'avait pas été en son pouvoir d'empêcher ses joues de s'empourprer, et toute la puissance de son intraitable orgueil n'avait pu retenir les larmes qui tremblaient au bord de ses longs cils. Si Charlotte, au lieu de tenir sa main sur ses paupières endolories, eût jeté les yeux sur elle, elle n'eût pu faire autrement que de lire sur le visage d'Ulrique comme dans un livre ouvert, et son geste nerveux en arrachant de son front le bonnet de veuve lui eût en même temps révélé tout le roman et rasséréné le cœur à l'égard de la présumée complaisance d'Ulrique aux vœux parjures de Rockingham. Mais il était écrit que, pour son châtiment, la malheureuse ne devait pas être détrompée. Charlotte, pendant cette courte scène, n'avait pas dirigé un seul regard du côté d'Ulrique. A quoi tient la destinée ? A une seconde, à un geste surpris quelquefois.

L'hiver vint, et, à mesure qu'il s'avançait, Ulrique et Charlotte se voyaient de moins en moins ; d'une part, Lady Nevyll avait achevé de se claustrer chez elle, et, d'autre part, Ulrique passait rarement plus de huit jours de suite à Morton, dont la solitude commençait à lui devenir insupportable. D'ailleurs, ces continuels déplacements de bon voisinage, sans lui enlever son cachet indélébile d'étrangère et personnelle excentricité, la rompaient aux mille détails des usages du monde.

Dès cette époque, c'était chose décidée qu'elle irait à Londres au printemps. Après ne s'être un moment arrêtée à cette idée que par esprit de contradiction, elle s'y était faite peu à peu, et maintenant elle attendait impatiemment l'ouverture de la Saison. Mme Byrd était plus impatiente qu'elle encore, car, en manœuvrant adroitement, elle avait réussi à s'assurer le confortable et, pour sa gloire profitable poste de chaperon d'Ulrique. Cette idée de la nécessité d'un chaperon pour elle qui avait toujours, même du vivant de son père, marché seule et libre dans la vie, lui paraissait la chose la plus folle et la plus ridicule du monde ; mais ne lui fallait-il pas, non un mentor, certes, mais un guide, pour affronter cet inconnu dans lequel elle allait entrer.

Il n'y avait pas que Charlotte que désolait ce projet d'Ulrique de passer la Saison à Londres : le vieil ingénieur de la digue allait y perdre non seulement une spectatrice intéressée de ses travaux, mais, il le craignait bien, leur consécration finale.

C'était vers la fin de mars que roulerait le dernier tombereau sur la digue définitivement fermée à l'envahissement de la marée. Ce jour-là serait le couronnement de son œuvre, la récompense de quatre années de luttes quotidiennes contre l'Océan. Ulrique lui avait promis d'être là pour saluer sa victoire et partager l'émotion de cette heure suprême où de la violence d'une dernière vague dépend le succès ou la défaite.... et elle partait.

—Prévenez-moi du jour et je reviendrai, lui avait répété Ulrique.

(*A suivre.*)

LE COIN DE FANCHETTE

Le coin de Fanchette étant surtout un bureau d'informations, j'insère ici la question que me pose une correspondante qui signe *Hélène de Champlain :*

"On me demande des renseignements que je suis absolument incapable de donner, et, je m'adresse au coin de Fanchette afin d'obtenir les renseignements suivants : Qu'est-ce qu'on appelait, il y a cinquante ans. les petites et les grandes demandes en mariage ? Etaient elles assujéties à des formules spéciales, ou chacun les formulait-il à sa guise ? En existe-t-il des copies authentiques dans quelques archives paroissiales ? Peut-on s'en procurer ?—Prière de répondre.

Mère d'Irène.—Merci de votre bonne lettre et de tous vos souhaits pour le journal et la directrice. Oui, la tâche d'enrayer les progrès de l'alcoolisme est dure et difficile, mais la victoire doit être remportée à tout prix. Il le faut pour le salut et l'avenir de notre cher pays. Les femmes qui ont tout à souffrir des maux de l'ivrognerie ou celles qui ont à cœur la dignité et le nom des canadiens devront aider de toutes leurs tentatives à l'extirpation du mal. Qui sait, si le salut ne viendra pas d'elles, car, les hommes qui boivent ne sont pas pressés de travailler contre leurs habitudes, et le petit nombre des sobres, par apathie ou insouciance, ne prendront qu'une part secondaire au grand mouvement anti-alcoolique.

Amica.—Vous me voyez bien perplexe ; j'aimerais à publier votre correspondance, et je ne le puis à cause de toutes les choses flatteuses que vous m'y dites. J'ai essayé de les retrancher, mais ces coupures nuisent au sens de trop de phrases et force m'est de ne rien reproduire.

Craintive Katuvale. — Pourquoi craintive ? Il n'y a pas de quoi je vous assure. J'ai des indulgences et des tendresses sans nombre pour les correspondants du coin de Fanchette. Et vous avez fort bien fait de m'envoyer ce "Premier Essai." Il n'est pas mal du tout, et, je suis persuadée qu'après plusieurs essais encore, vous manierez la plume avec habileté. Voyons, maintenant aux petits défauts que j'ai remarqués. D'abord, le sujet n'est pas original. Cet enfant qui meurt par une froide nuit de décembre, délaissé des hommes, est un thème qui a trop servi déjà. Et puis, ce "grand Paris," nous en sommes bien loin et nous le connaissons si peu ! Pourquoi ne pas parler de ce grand Canada que nous connaissons mieux. Allons, bon courage ! Essayez votre plume à quelque sujet plus neuf et plus près de nous.

Minette.—Vous avez perdu votre pari, Mme de Staël s'est mariée deux fois ; elle a épousé en secondes noces un jeune officier genevois du nom de Rocca. Il était de vingt ans plus jeune qu'elle. De cette très heureuse union naquit un fils. Je ne sais ce qu'il est devenu. Le mari de Mme de Staël ne lui survécut que de quelques mois. Voilà ce que devrait faire les maris qui ont aimé leur femme : mourir de chagrin.

Mezzo Suprano.—Les romances de Guy d'Hardelot conviendront alors fort bien au timbre de votre voix.

Anonyme.—Je n'ai aucune objection à vous donner mon sentiment sur ce livre : il est vulgaire et grossier. Les journaux ont gardé le silence à son endroit, et c'est peut-être ce qu'il y aurait de mieux à faire; pour ma part, n'en ayant point reçu d'exemplaire, je n'avais pas à en faire d'accusé de réception. Ce que je trouve inouï, c'est qu'on en ait parlé dans les églises. On ne s'attendait pas à ce que la réclame vint de ce côté. Puisqu'on ne pouvait en interdire formellement la lecture, pourquoi attirer les curiosités morbides sur sa grossièreté ?

Lucas.—Vous feriez mieux de consulter l'Almanach Hachette, il vous renseignera mieux que moi sur le point en li tge.

Loulou.—1° Mlle Vianzone quittera le Canada le 10 avril. 2° Ma petite amie, je vous préviens que je remercie bien peu pour les compliments seuls qui me sont adressés. Autrement, cela sonnerait très mal dans ces pages, et il faudrait se répéter très souvent au grand ennui des indifférents. Je n'en accuse pas réception, mais je les garde tous dans mon cœur.

Une correspondante qui ne donne pas même un nom de plume me soumet le cas suivant :

"J'ai une amie, mariée, qui, depuis cinq ans, vient occuper à la campagne la même maison, pendant les chaleurs de l'été. Depuis deux ou trois ans, étant moi même mariée, je tente sur cette maison, parce qu'elle est située droit en face de mes parents et que, sous bien des rapports, elle me convient. Je dois dire que cette amie est une amie de dix ans, qui m'a maintes fois reçue chez elle, avant comme après son mariage. Dans mon désir d'avoir la maison, je suis allée cet hiver voir les propriétaires ; ils me disent que, pour une raison ou pour une autre, ils ne veulent plus louer à mon amie. J'ai lieu de croire que les propriétaires sont prévenus contre mon amie, mais je ne sais pas si mon amie ne pourrait pas dissiper ces préventions et garder sa maison. Dans les circonstances, pourrait-on me taxer d'avoir manqué aux devoirs de l'amitié si, sans prévenir mon amie, je prenais la maison ?" A cela, je réponds:

Votre question laisse percer un doute bien légitime. Vous ne pouvez pas,—cent fois, non,—prendre ainsi la maison de votre amie sans la prévenir. Gardez-vous-en bien ! Le ton de votre lettre donne à penser que vous avez de l'éducation : n'allez pas, par une action inconsidérée, gâter la réputation de personne bien élevée que vous avez pu vous faire dans votre cercle d'intimes. Ce serait inouï ; vous le sentez vous-même. Avertissez votre amie ; et, si elle ne peut s'entendre avec ses propriétaires, prenez la maison. Cela fait, vous en dormirez mieux, croyez-moi.

Propos d'Etiquette

D.— *Le bouillon que l'on sert en tasses doit-il être bu ou pris avec la petite cuillère placée dans la soucoupe ?*

R —Vous commencez à prendre le bouillon avec la petite cuillère, puis vous le buvez avec la tasse. Mais, il n'y a pas de règle absolue pour cela.

D. *Comment mange-t-on une orange dans un diner de cérémonie ?*

R.—La mode actuelle veut que nous mangions une orange avec un couteau et une fourchette. On pique la fourchette dans l'orange, puis on coupe et enlève l'écorce avec le couteau. On coupe ensuite les quartiers d'orange et on les mange en petites bouchées.

D.—*Puis-je envoyer ma photographie à un homme marié de mes amis ?*

R.— Ce n'est pas de bon ton Adressez cette photographie à la femme de votre ami plutôt.

D.—*J'aimerais à connaître les noms que l'on donne au premier, cinquième, etc., anniversaire de mariage ?*

R.—Voici : Au premier anniversaire de mariage, ce sont les noces de fer-blanc ; après cinq ans : noces de bois ; après dix ans, noces de porcelaine ; après quinze ans : noces de cristal ; après vingt-cinq ans : noces d'argent, les noces d'or après cinquante ans et les noces de diamant après soixante-quinze ans. Quelques fois, l'on fête le second et troisième anniversaires de mariage sous les rubriques de noces de coton et de noces de laine.

LADY ETIQUETTE.

CORRESPONDANCE

Madame la Directrice,

Vous paraissez accueillir avec intérêt les échanges de vues de vos lecteurs, au sujet de votre campagne si honorable contre l'invasion de l'alcool. En ce cas, laissez-moi prendre la liberté de vous suggérer que s'il est une classe de correspondants que vous devez désirer, au point de vue de la solution à rechercher, c'est précisément la classe des victimes du fléau même, qui sont restées conscientes de la maladie et ne demandent pas mieux que de voir toute l'atmosphère éliminée du funeste miasme.

C'est ainsi que l'humanité doit à un lépreux l'institution scientifique des léproseries.

Et vous le comprendrez d'autant mieux en réfléchissant que lorsqu'il faut combattre la maladie et soigner le malade, dans notre pays on en est encore à combattre le malade et soigner la maladie, c'est-à dire, que d'un côté, on essaie à outrance, de la répression légale contre l'alcoolique, et que, d'autre part, nos lois tendent de plus en plus, à faciliter la propagation de l'usage du poison en multipliant les débits.

Contre de tels renversements de la logique patriotique et humanitaire, la voix du malade ne sera pas la moins éloquente, je puis vous l'assurer, dans ses protestations. Permettez donc à une de ces tristes voix de se faire entendre, solitairement, à vous, pour vous soumettre, sans ordre choisi, quelques notes, dont il pourrait, au besoin, sortir des volumes.

Pour combattre efficacement l'alcoolisme, le premier pas qu'il me semble falloir faire, c'est de bien étudier la nature du mal, tant chez l'individu que dans la famille et la race. A ce point de vue la nécessité s'impose de combattre le préjugé populaire, autrement dit, toute l'ancienne ignorance. En voulez-vous, tout de suite un exemple ? Je le prends au confessional, d'un prédicateur de retraite, aussi renommé que bien d'autres pour son savoir et surtout son expérience. Je lui soumets mon triste cas de buveur discret mais avéré, avec toutes ses conséquences. Quel conseil me propose-t-il ? Si vous pouviez, mon fils, savoir vous contenter d'un verre avant chaque repas. Je fus tellement surpris de la proposition que je ne pus m'empêcher de répondre: Que je me permettais de refuser l'avis, que je connaissais mon cas mieux que cela, comme étant le cas de tous les buveurs invétérés, que j'étais une poudrière et qu'il importait peu qu'on y mit le feu avec une torche ou une allumette, enfin que la seule chose à faire, était d'en tenir le feu bien éloigné." Vous pouvez même voir par là que bien des gens qui ont une aversion native pour l'alcool, sont absolument inaptes à traiter la question. Que pouvez-vous espérer des lumières présentes du peuple qui ne voit dans l'ivrognerie qu'un produit criminel ne relevant que de la conscience et des lois de l'Eglise. Il est bien vrai que le peuple admet certain cas d'hérédité et d'atavisme, mais sans en tenir compte autrement que comme fatalité généralement, comme punition de famille pour d'anciens méfaits ancestraux perdus dans la nuit de la tradition. Tous les jours vous voyez de ces braves cultivateurs, commerçants, contre-maîtres, avec qui vous êtes forcément en relation et qui, bien que n'ignorant rien de vos fâcheuses propensions, s'offensent grièvement de ce que vous refusez de les suivre au débit de la drogue infernale. Cela n'accuse-t-il pas du coup un état d'ignorance général qui ne saurait exister plus longtemps sans paralyser tous les efforts combinés de la science pour enrayer le mal ? A moins que vous ne prétendiez sauver toute la race sans l'amener à y concourir elle-même.

Etant donné qu'on parviendrait à éclairer la masse sur la nature de ce mal et qu'on réussit à lui inspirer le vif désir de s'en débarrasser, la question d'instruction réglée, il resterait encore à réformer radicalement le tempéramment national. Ainsi, qu'une association du genre de celle que des médecins philanthropes et patriotes comme ceux dont vous avez parlé, se forme pour combattre scientifiquement aussi bien que socialement, le péril alcoolique, vous allez voir se lever vingt polémistes, penseurs, publicistes canadiens-français, pour protester comme d'un outrage à la race, assurer que le mal n'est pas si grand qu'on le dit, crier au saxonisme, à la bégueulerie protestante, et cent autres sornettes qu'ils savent trop bien facile d'accréditer auprès de leurs compatriotes. Oui, on ne manquera pas de lâcher le cri de race, même contre le suprême enjeu de l'existence nationale.

Pour moi, je suis tellement convaincu de la nécessité que toute la nation s'unisse sur cette question et en demande, en masse, la solution,

que depuis longtemps je la rattache au plus intime de la politique et même de la question constitutionnelle. De fait, quelle action pourrons-nous jamais espérer de la part du gouvernement tant qu'il ne sera pas indépendant de la branche du revenu fiscal que produit notre système d'octroi des patentes pour la vente des spiritueux ? Or, le gouvernement provincial est purement et simplement à la merci de l'alcool pour se sustenter, dans les conditions actuelles : tout parti qui en arriverait à songer à la création de nouvelles commettrait un suicide flagrant. Comprend-on, en pareil cas l'intérêt qui s'attache à la question de *réajustement du subside fédéral ?* Et nos hommes d'état comprennent-ils, d'autre part, combien il deviendrait facile de gagner la sympathie des autres provinces à un projet de réajustement en vue de rendre le gouvernement local libre de toutes entraves vis-à-vis le revenu des licences et en état de combattre le fléau national ?

On ne saurait trop insister sur ce caractère public que doit prendre la campagne antialcoolique. Ainsi Gladstone considérait, avec sa haute raison, qu'à cette question est intimement liée celle du suffrage *féminin universel.* Il n'y a plus, ici, de question de puissance maritale, d'intérêt de veuve, de fille majeure, d'inconvénient à la vie de famille : de telles objections ne valent plus que dans la bouche du gros monsieur à trogne rouge menacé dans ses petites affaires de drogues.

Vous voyez donc quelles proportions atteint le débat : il touche à tout. Que dirait-on si un congrès sur la matière amenait pour résultat que la manière dont on combat le mal, aujourd'hui, ne fait que l'aggraver ? Ainsi, la répression correctionnelle de l'ivrognerie telle qu'elle se pratique, a-t elle d'autre effet que de jeter la population dans le fatalisme et de lui faire penser que puisque nos tribunaux n'ont jamais corrigé un buveur, par des peines légales, il n'y a rien à faire ailleurs pour atteindre un meilleur résultat ? Et ces sociétés de tempérance ! comme s'il devait y avoir autre chose que des sociétés d'*abstinence.* Il est enfantin d'ignorer plus longtemps que ce qui menace la race ce n'est pas l'ivrognerie tapageuse de quelque carabin en vacance, mais le travail persistant de l'infiltration alcoolique dans toutes les couches sociales sous la forme, en apparence, la plus anodine, sous le couvert civil d'un besoin social.

En voilà assez pour une entrée en matière. Si je vois que mes notes puissent vous intéresser, à seul titre d'utilité documentaire, je continuerai mes envois pour lesquels je sollicite la faveur de faire fléchir la règle de la signature.

Donc, premier point : n'allons d'abord au pays avec la question antialcoolique que pour faire connaître la nature du mal ; fouillons les asiles d'aliénés, les pénitenciers, les hôpitaux et les statistiques du monde entier et quand le problême sera suffisamment vulgarisé, on songera à le faire entrer dans le domaine de la politique, et l'on ne sera plus exposé à de lamentables déconvenues comme le fiasco du plébiscite sur la prohibition.

UN LECTEUR.

Un conseil désintéressé

Nos lectrices sont elles donc enfin persuadées de la nécessité et de l'importance qu'il existe pour elles de mettre de l'ordre dans leurs affaires et de sauvegarder leur argent en le déposant en un lieu sûr, et quel lieu peut il être plus sûr et plus commode pour elles que la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley ? Nous invitons nos abonnées à faire l'essai de ce système, et elles s'en trouveront tellem nt bien qu'elles ne voudront plus s'en passer. Les abonnées de la campagne peuvent aussi bien que celles de la ville profiter de ces avantages ; combien d'elles font leurs emplettes de toilettes à la ville, et combien il est plus simple de payer les fournisseurs, les modistes et les couturières avec un simple chèque, au lieu de faire charger leurs lettres, de courir ainsi le risque qu'elles s'égarent ou qu'elles soient volées. Avec un chèque on paie jusqu'aux sous, et tout le monde sait combien il est ennuyeux d'avoir à envoyer de la menue monnaie par la malle. Nous espérons que le conseil profitera.

A Travers les Livres, etc.

J'ai lu avec intérêt la brochure publiée par M. le sénateur Pascal Poirier, intitulée : *Mouvement intellectuel chez les Canadiens-français depuis* 1900. Je ne féliciterai pas l'auteur sur la forme littéraire si française qu'il a donnée à son travail ; je ne le féliciterai pas non plus sur les renseignements aussi intéressants qu'utiles contenus dans sa brochure, mais je me permettrai de lui témoigner toute ma vive admiration pour la franchise avec laquelle il ose s'exprimer sur les questions de l'éducation dans les écoles primaires, collèges et couvents, écoles spéciales et écoles techniques. Vraiment, se trouverait-il encore, par ci par là, dans notre vaste Canada, un homme assez courageux, assez honnête pour dire sa pensée telle qu'il la conçoit. Telle qu'il l'a jugée au tribunal de sa conscience? J'offre à M. Pascal Poirier, l'hommage de mon plus sincère respect. Puisse son exemple être suivi par un plus grand nombre.

***

J'accuse réception, avec remerciements des *Mémoires de Robert S. M. Bouchette*, recueillis par son fils, Errol Bouchette, et annotés par A. D. De-Celles. J'aurai l'occasion de revenir plus tard sur ces pages d'un charme si vif pour les canadiens.

***

Je parlerai aussi dans un prochain numéro de la nouvelle édition, revue et augmentée des *Américaines chez Elles*, de Mme Th Bentzon, ouvrage couronné par l'Académie Française.

FRANÇOISE.

Mademoiselle Idola Saint-Jean, donnera, mardi, le 12 avril prochain, à la Salle Karn, sa soirée annuelle dramatique et musicale. Toutes les personnes qui ont déjà eu le plaisir d'assister à ces petites fêtes littéraires et chantantes savent quel régal Mlle Saint-Jean leur tient en réserve. A la soirée du 12 avril, nous entendrons deux charmantes piècettes où notre exquise concitoyenne tiendra les premiers rôles ; puis, des artistes aimés du public feront entendre ces mélodies et ces accords qui élèvent l'âme de la terre.... Enfin, il nous est offert d'oublier un peu les soucis de la vie dans un agréable délassement, profitons de l'aubaine. Les billets de cette soirée sont en vente chez M. Archambault, 1686 rue Ste-Catherine.

Un Anglicisme dangereux

Set.—Nous introduisons ce mot anglais dans certaines locutions :

" Un *set* de salon " = un ameublement de salon.

" Un *set* de vaisselle " = un service de vaisselle.

" Un *set* de boutons " = une garniture de boutons.

" Un *set* de cartes " = un jeu de cartes.

" Un *set* de cheminée " = une garniture de foyer.

" Un *set* de livres " = une collection de livres.

" Un *set* en diamants " = une parure de diamants.

" Un *set* d'amis " = un cercle d'amis.

Le Bulletin du Parler Français.

Recettes Faciles

DÎNER DE PAQUES

SALADE PARISIENNE. — Hachez le poulet ; faites fondre un quarteron de beurre, un quarteron de fleur, que vous mêlez au beurre, une chopine de lait, deux jaunes d'œufs, ajoutez moutarde, vinaigre, poivre et sel.

ENTRÉE AU CÉLERI.—Lavez deux pieds de céleri, coupez-les par petits bâtons, et faites-les cuire bien tendre dans l'eau après quoi, ajoutez des huîtres avec un peu de jus ; assaisonnez au goût.

CÔTELETTES DE VEAU AU LARD.—Coupez du petit lard en tranches, mettez-le à la casserole avec un peu de beurre, faites-le revenir, placez ensuite les côtelettes dessus et faites cuire lentement à feu doux.

Quand les côtelettes sont cuites à point, dressez les dans un plat avec les lardons dessus ; mettez dans la casserole qui a servi à la cuisson des côtelettes deux ou trois jaunes d'œufs, quelques cuillerées de bouillon, persil et échalottes hachés, opérez la liaison. Ajoutez un filet de vinaigre, du poivre, un peu de sel, si vous le jugez utile, et versez cette sauce sur les côtelettes.

GATEAU DE POMMES DE TERRE.—Pelez et coupez des pommes de terre en tranches minces, beurrez une casserole, rangez dans le fond des pommes de terre, assaisonnez de poivre, sel, fromage râpé. Continuez à faire un lit de pommes de terre recouvert de fromage jusqu'à hauteur de la casserole. Cuisez très doucement et pendant environ deux heures avec feu dessus et dessous. Renversez la casserole sur le plat ; les pommes doivent alors tenir et former un gâteau bien en couleur.

CRÊME À LA VANILLE. — Faites bouillir un litre de lait avec de la vanille, une demi-livre de sucre ; laissez refroidir, mélangez huit jaunes d'œufs, passez au tamis et faites prendre au bain marie.

GÉLATINE AU CAFÉ.—Une once de gélatine, les trois quarts d'une chopine de café fort, la moitié d'un demiard d'eau froide. Trempez la gélatine dans l'eau. Chauffez le café, mettez du sucre au goût et versez la gélatine. Agitez tant qu'elle n'est pas parfaitement dissoute et versez dans le moule.

Servez avec une garniture de crême fouettée.

Recettes Utiles

POUR ENLEVER LES TACHES DE ROUILLE SUR LE LINGE.—On doit autant que possible éviter les taches de ce genre en n'accrochant jamais aucun linge sur des clous ou des crochets d'acier, on se servira de cordes ou de fils de fer galvanisés.

C'est aussi quelquefois lors de la lessive que le linge se trouve taché, ce qui n'aurait pas lieu si l'on avait le soin de garnir la lessiveuse de chiffons qui n'ont rien à craindre, les pièces placées au milieu sont à l'abri de la rouille.

Il existe plusieurs manières de faire disparaître les taches de rouille.

La meilleure est sans contredit celle qui consiste à employer du sel d'oseille, mais comme ce produit est un poison et qu'il brûle le linge, il importe de procéder avec beaucoup de soin.

Dans une petite terrine on met de l'eau bouillante au-dessus de laquelle on place la partie tachée que l'on saupoudre de sel d'oseille en poudre ; avec l'index de la main droite, on frotte doucement sur la tache que l'on fait légèrement pénétrer dans l'eau chaude. La tache doit disparaître lors de la première opération, mais si elle est ancienne, il est quelquefois nécessaire de recommencer une deuxième fois.

On rince plusieurs fois, puis on lave le linge comme à l'ordinaire.

On peut aussi exposer la tache à la vapeur d'eau bouillante et la couvrir de sel et de jus de citron, mais on est moins certain de la bonne réussite.

MOYEN D'ENLEVER LES TACHES DE ROUILLE SUR L'ACIER NICKELÉ.—Frottez d'abord la partie atteinte avec un peu de cendre mouillée, puis achevez avec du pétrole. S'il y a beaucoup de rouille et si elle est ancienne, laisser l'objet tremper dans du pétrole pendant quelques heures.

CONTRE LES GERÇURES.—Profondes ou superficielles, les gerçures disparaissent plus souvent avec la plus grande facilité, au moyen d'un peu d'huile d'olives ou d'amandes, de beurre, de cacao, de moelle de bœuf ou de pommade de concombre ; d'autres fois, quelle que soit leur profondeur, leur curation nécessite l'usage des médicaments astringents, des substances toxiques et même du fer rouge. On combat avec le plus grand succès une de ces affections rebelles par applications réitérées de collodion élastique ; nous recommandons cette pratique facile à nos lecteurs et à nos confrères. Le premier contact du liquide éthéré est assez douloureux, mais les applications suivantes sont supportées sans murmures ; on les fera accepter même aux enfants.

Se laver tous les jours les mains et les pieds dans de l'eau salée, dans laquelle on aura mis de la poudre de camphre.

Se frictionner légèrement les pieds et les mains en les humectant de temps en temps avec de l'eau-de-vie camphrée.

Tous les soirs, en se couchant, envelopper les mains ou les pieds dans des linges mouillés et saupoudrés de camphre.

Se frictionner avec de l'eau de Cologne pure ou une forte décoction de plantes aromatiques dans du vin. Pour avoir cette décoction prendre des menthes, de la sauge, du thym, du romarin, faire bouillir des feuilles de ces plantes dans du vin et s'en servir à froid.

Si l'on vient de jeter de l'encre sur un tapis, séchez-le autant que possible avec une éponge ou un papier buvard, puis jetez du sel sur la tache et faites-le pénétrer. Quand le sel se noircira, balayez-le et mettez-en d'autre jusqu'à ce que la tache soit disparue.

PAGE DES ENFANTS

Causerie Pascale.

N'est il pas vrai, mes petits amis, que la fête de Pâques est toujours associée dans vos cœurs, au retour du printemps? Le coucou jette sa note monotone dans les bois où gazouillent la fauvette et le rouge-gorge aux bords de leurs nids, où la jacinthe et la primevère poussent leurs jolies têtes parées à travers l'herbe et la mousse. Et il n'est que juste que le monde extérieur harmonise avec les sentiments de notre âme, à cette époque qui est l'anniversaire de notre Rédemption. La nature rejette son blanc linceul, qui durant les mois d hiver l'a préservée du souffle glacial de la bise. et tout renaît à la joie et à l'espoir. En Allemagne le lièvre de Pâques (Oster Hase) joue un grand rôle, car il est sensé déposer par monts et par vaux des œufs multicolores. Aussi les enfants parcourent-ils, le cœur battant, prés et jardins, à la recherche des gracieux cadeaux que le petit animal a pondus à leur intention! Cette coutume existe de même en Angleterre, et, je me souviendrai toujours de ma joie lorsque je découvrais dans quelque coin perdu de notre jardin, un trio d'œufs rouges, verts et bleus.... En France, selon une vieille légende, toutes les cloches font un pèlerinage à Rome, le jeudi Saint, et durant les deux jours de deuil qui suivent, les campagnes sont tristes et silencieuses jusqu'à l'aube du dimanche, lorsque les joyeux carillons fendent de nouveau l'air de leur cantique d'allégresse. Dans l'église orthodoxe, Pâques est la grande fête de l'année, aussi la célèbre-t-on avec beaucoup de pompe. Soit dit en passant, les Grecs n'ont jamais voulu adopter le calendrier grégorien, partant, ils sont toujours 12 jours en retard de nous ; ainsi leur jour de Noël tombe le 6 janvier, et les orthodoxes qui ont élu domicile en Occident, célèbrent deux Noëls, deux Pâques, etc., c'est-à-dire la leur propre et celle de leur pays d'adoption. Le "Pappas" (prêtre) distribue à Pâques des œufs de toutes couleurs avec des croix d'or et d'argent peintes dessus, et des gâteaux bénis, assaisonnés de délicieuses épices de l'Orient A la sortie de l'église tout le monde se salue avec la jolie formule : "Kpistos Avéstei" (Le Christ est ressuscité) et on s'embrasse sans distinction de race ou de sexe. Ainsi le mendiant saluera de la sorte la grande dame qui passe sur son chemin, en lui criant : "Kpistos Avéstei". J'aime cette coutume qui rend tous égaux en ce jour, quand nous célébrons l'anniversaire de notre Rédemption.

CHRISTINE DE LINDEN.

Lettre d'Athènes

MA chère amie, je viens de quitter Constantinople, et je me trouve à présent dans la belle ville d'Athènes. Je vais aujourd'hui tâcher de vous faire un petit résumé qui vous donnera une idée de ces lieux. Athènes, si fameuse dans l'antiquité, a gardé tous les vestiges de ses grandeurs primitives, et ce qui attire surtout le voyageur, ce sont tous ces beaux temples, chef-d'œuvres d'art et d'architecture : l'œil humain ne se lassera jamais de les contempler ! Jetons d'abord un coup d'œil rapide sur l'*Acropole*, citadelle antique, située sur une hauteur, d'où l'on obtient, à vol d'oiseau, un magnifique panorama d'Athènes et de ses environs Les temples groupés dans l'enceinte de ses murs, sont de vraies merveilles, et seulement le ciseau d'un Phidias eut pu travailler avec tant d'art, ce beau marbre Pentélique. Le *Parthénon*, ou temple de Minerve, d'une architecture parfaite, est très bien conservé, et une foule d'artistes se rendent chaque jour sur ces lieux, pour esquisser toutes ces beautés en ruines. L'*Erechtée* est un temple situé à gauche du *Parthénon;* ce qui le distingue surtout, parmi les autres temples, c'est que les colonnes qui le soutiennent sont remplacées par de jolies statues, représentant des vierges majestueuses, appelées *Caryatides.* Si vous visitez le *British Museum,* vous trouverez dans les salles grecques, une de leurs sœurs ; elle a été enlevée, avec tant d'autres objets d'art, par Lord Elgin, et figure parmi les plus belles antiquités, que possède ce musée. Derrière le *Parthénon* se trouve le gracieux petit temple de la Victoire ; c'est un vrai bijou d'architecture ; malheureusement plusieurs de ses mélopes ont été enlevées, ce qui n'empêche pas que ce temple ait conservé toute sa grandeur, et il faudrait le pinceau d'un artiste de génie, pour reproduire toutes ses beautés sculpturales. J'ai passé deux longues heures parmi ces ruines imposantes, et je considère fortuné celui qui a pu fouler ce sol sacré. J'ai cru pour un moment revivre dans le passé de ces temples aux colonnes majestueuses, et cette contemplation m'a empreint l'esprit d'idées mélancoliques que seul le temps pourra dissiper. Du haut de ces ruines, j'ai pu aussi jouir d'un coucher de soleil. Tableau si ravissant, que ma plume, je le crains, est incapable de le décrire : il faudrait un poète tel que Byron ou Musset, pour chanter toutes ces merveilles en vers mélodieux.

EVANTHIA KOUSTANTINIDES.

LES JEUX D'ESPRIT

Anagramme

Pour me trouver, le poète rêveur
Se creuse la cervelle ;
Brouillez mes lettres : du tireur
Je suis l'aide fidèle.

Réponse à chercher

Quels sont les trois souverains les plus jeunes de l'Europe ?

Géographie

(Pour les petits juqu'à 12 ans.)

Nommez les comtés depuis Gaspé jusqu'à la province d'Ontario qui touchent aux Etats-Unis par un de leurs côtés ?

Lauréate de la Page des Enfants.

Marie-Antoinette Gosselin, de Chicoutimi, est l'heureuse gagnante du

 PAGE DES ENFANTS 

prix d'assiduité aux réponses données dans la Page des Enfants. Je l'en félicite doublement, car elle a dû prendre sur son temps de récréation, elle qui est pensionnaire dans une académie et qui a déjà beaucoup à faire dans ses classes.

Le prix est un livre à son choix.

Prière de me communiquer le plus tôt possible ce qu'elle aura décidé à ce sujet.

Réponses à Jeux d'Esprit.

Réponse à chercher

De qui est le vers suivant que l'on entend citer beaucoup de nos jours encore, et à qui fait-il allusion ?

Rép.—Neuf fois sur dix ce vers attribué à Voltaire, auteur de la "Henriade," mais on ne trouve cette phrase dans aucune de ses œuvres, car il n'est pas de lui De plus, ce vers, qui fait allusion à Henri IV et à l'anecdote bien connue de "la poule au pot," est toujours cité inexactement. Voici le texte authentique :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé [la mémoire...

Il est d'un poète fort médiocre et très inconnu, nommé Gudin de la Brunetière (1738-1812).

Ont répondu : George-Emile Boulay, Coaticook ; Albertine Goncourt, Noé Lamoureux, Lamotte, J., Québec ; Iroquois et Quatre-Saisons, Montréal ; Fleur des Neiges, Neveux, Laure Gipèle, Ottawa ; Corinette, Trois-Rivières.

Coquilles à rectifier

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

La dame use le bourreau.

La lame use le fourreau.

Nous allons bêcher les moissons de l'étang.

Nous allons pêcher les poissons de l'étang.

Il a pendu son âne pour trente écus.

Il a vendu son âne pour trente écus.

Rép. : George-Emile Boulay, Coaticook ; S. Lainé, L. Brien, H. Couture, Québec ; Louisa St-C., Jacques Cœur, Colette L., Montréal.

Charades amusantes.

Quelle différence y a-t-il entre un avocat et un serin en cage ?

Quels sont les verres qui se mettent en colère ?

1. Il n'y en a pas, car tous les deux passent leur vie aux barreaux.
2. Ce sont les verres convexes.

Ont répondu : Sans-façon, Lucile et Adrien P., Montréal ; Laurier-Rose, Ottawa.

La premère charrue que fit Jésus.

Près de Nazareth, la cité fleurie ?
Dès l'aube, Jésus, Joseph et Marie
Travaillaient sans bruit, faisant oraison,
Quand Nathanaël, vieillard vénérable,
Soutenant ses pas d'un bâton d'érable,
Parut sur le seuil de l'humble maison.

Bon Israélite, et l'un des plus dignes,
Il s'en allait voir ses prés et ses vignes ;
Mais, se détournant un peu du sentier,
Il venait offrir, client exemplaire,
Quinze ou vingt deniers, modeste salaire,
Qu'il devait au Fils du saint Charpentier.

Il leur fit à tous le salut d'usage,
Et, la joie au cœur, la joie au visage,
Il dit à Joseph, en se découvrant :
—Le Seigneur bénit de façon étrange
Mes champs, mes greniers, mon pressoir, [ma grange.
Joseph répondit : — Le Seigneur est grand.

Mes champs autrefois, terre désolée,
Etaient le rebut de la Galilée,
Plus triste qu'Endor et plus qu'Hésébon ;
Et j'y vois rougir des grappes superbes,
J'y vois par milliers s'aligner les gerbes...
Joseph répondit : — Le Seigneur est bon

—Sur mes oliviers les olives pendent ;
Des figuiers au loin les branches s'épandent.
Les fruits et les fleurs s'y cachent dessous ;
Il y pleut souvent, jamais il n'y gèle ;
Point d'oiseau voleur point de sauterelle...
Joseph répondit : — Le Seigneur est doux.

—Savez-vous, Joseph, d'où vient ce mystère ;
Vendange et moisson couvrant une terre,
Où le chardon seul germait et croissait !
Au lieu de chardons, des lis et des roses !...
De ces changements, qui saura les causes ? ..
Joseph répondit : — Le Seigneur les sait.

—L'horreur de ces lieux en est disparue
Du jour où le sol sentit la charrue,
Celle que jadis de vous je reçus !...
Joseph, essuyant soudain la paupière,
Dit : — Cette charrue était la première,
Le vrai coup d'essai de l'Enfant Jésus.
Et tous au Seigneur chantaient un cantique,
Du Deutéronome ou du Lévitique,
Pour lui rendre grâce et pour le bénir.
Puis Nathanaël, vieillard vénérable,
Alla, soutenu d'un bâton d'érable,
Voir fleurir sa vigne et les blés jaunir.

P. V. DELAPOTE.

Petite Poste en Famille

Je t'excuse, petite *Cendrillon*, mais à la condition que tu saches travailler plus fort maintenant que les communications sont plus faciles. Tes réponses sont inscrites tout de même. Au revoir, ma mignonne.

Mots pour Rire

Un barbier maladroit avait coupé, en le rasant, Mgr de La Mothe, évêque d'Amiens, et se retirait après avoir reçu son modeste salaire. Le bon évêque, sentant le sang couler sur son visage, fait rappeler le barbier, et, lui mettant dans la main une nouvelle pièce de monnaie :

—Tenez, lui dit-il, avec un sourire très gracieux, je ne vous avais payé que pour la barbe : voilà pour la saignée.

Le barbier voulait s'excuser, en disant qu'il avait rencontré un bouton.

—C'est cela, reprit l'évêque, vous n'avez pas voulu qu'il restât sans boutonnière.

***

Deux enfants discutent des mérites respectifs de leur papa :

—Mon papa à moi est très grand.

—Le mien est grand comme le mur du jardin.

—Le mien peut regarder par-dessus.

—La belle affaire ! le mien aussi quand il a son chapeau.

***

— Mon papa est plus riche que ton papa.

—C'est pas vrai... C'est le mien qui est le plus riche !..

—Mon papa a trois maisons... le tien n'en a pas...

— Non !... mais il a des hypothèques sur les maisons de ton père !... Ah !

***

Baltine, la jeune sœur de notre amie Babylas, a commis l'imprudence d'avaler une gorgée d'encre. Dans sa peur de s'être empoisonnée, elle accourt tout en pleurs vers son frère et lui raconte l'accident.

—N'aie pas peur, lui dit l'excellent garçon, avale une bonne feuille de papier buvard, il n'y paraîtra plus.

Bibliographie

LES AMERICAINES CHEZ ELLES,

par **Th. Bentzon**.—Nouvelle édition revue et augmentée. — Un volume in-16, broché, 3 fr. 50 (Hachette et Cie, Paris.)

Cette nouvelle édition des *Américaines chez elles* n'est pas une simple réimpression de la première. L'auteur y a fait entrer des faits nouveaux, des figures nouvelles, tous les changements que dix années ont pu amener dans la condition des femmes d'Amérique d'abord — par suite dans celle des femmes du monde entier.

L'apparition de la première édition fut un événement partout signalé, dans nombre d'articles et de conférences, tant en France qu'à l'étranger. Aux Etats Unis même l'opinion générale était qu'on ne pouvait que profiter des justes critiques de cette sympathique et perspicace étrangère.

C'est que l'ouvrage en effet nous révèle un nouvel aspect de la vie américaine, l'œuvre courageuse et patiente d'une élite de femmes animées de l'esprit public le plus rare et contribuant dans une forte mesure, avec l'approbation pleine et entière des hommes, au développement et à la prospérité de leur pays. On connaissait chez nous d'autres catégories d'Américaines, on ne connaissait pas celle-là qui mérite de servir d'exemple au féminisme de bon aloi.

L'auteur, par le seul fait de la publication d'un livre qui devança le mouvement, en est devenu chez nous l'un des *leaders* les plus autorisés. Avec l'acuité d'observation très féminine et la très virile fermeté de bon sens qui le distinguent, il complète aujourd'hui son livre et lui communique ainsi l'attrait d'une œuvre nouvelle.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

L'ELEGANCE

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Français, Accordéon et Couteau.

Création du Printemps

PLISSE SOLEIL

pour

JUPE PROMENADE

Une spécialité.



Ouvrage garanti et promptement exécuté. Pour détails et prix, s. v. p., vous adresser à la

Featherbone Novelty Mf'g Co. (Limited.)

Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks

Carré PHILIPPE

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles que : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert



Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Poudreur CANDO pour argenterie

Demandez un échantillon.

TEL. BELL. MAIN 2106.

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

VIN MARIANI

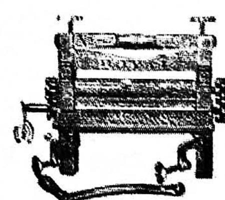


Le Tonique Français Ideal pour le Corps, les Nerfs, le Cerveau.

Lawrence A. Wilson Co., Limited.

Montréal

Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis "Bissell" depuis **$2.50**

Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis **50 cts.**

Ustensiles de Cuisine en acier émaillé, la pièce, **25 cts.**

Tordeurs, Moulins à Laver, Seaux, Cuvettes, Eponges, etc.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. **MONTREAL**

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge.

Manière de relever et agrandir les patrons

Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles.

Macramé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau,

Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orné de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à

M. R. Thiéry, 11, rue Drouot

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les . . . .

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.



Spécialiste :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique

EXAMEN des Yeux GRATIS

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux

AVIS—L'Institut d'Optique du Spécialiste Beaumier. Occupera le 1er Mai 1904, les 2 étages du No 1844 rue Ste-Catherine, coin ave Hôtel-de-Ville, vu l'augmentation de la clientèle.

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V. 27e édition, 1 vol. in-12 .... 0.88

LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12 0.88

L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88

INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88

LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88

EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.. 0.88

HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12 .... 0.88

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue Saint-Paul